

Foules et bavardages

Un rêve :

C'était une soirée « parler de soi » que j'avais organisée, d'abord chez moi, puis dans une ruine au bord de la mer. Il venait beaucoup plus de monde que prévu. Soudain je me rends compte que je ne n'ai pas prévu à boire. Il faut que j'aille chercher ça en vitesse. Les gens s'installent un peu partout ; je reconnais mes fauteuils bleus mais la pièce est beaucoup plus grande. Ça papote dans tous les coins. Des gens continuent d'arriver. Je me dis que ça va pas être fastoche, ça va réduire le temps de parole de chacun, même si tout ce monde est l'indice d'un certain succès de la formule. Encore faudrait-il qu'ils se taisent pour que ça commence. On est déjà très en retard sur l'horaire prévu. J'aperçois mon père, seul sur un coin de canapé. Ah non pas lui ! ma famille ne doit pas être là ! je ne sais plus comment je fais pour l'expulser.

Plus tard, c'est mon frère Michel jeune que j'aperçois assis à une table, discutant avec animation. Lui aussi, il faut que je l'expulse.

Caroline, une ancienne analysante, toujours aussi mince et belle, tente de me faire des bisous. Je la trouve bien trop maquillée et entreprenante. Pourtant, je pourrais me laisser tenter ; elle est si jolie ! Mais je sais que je ne dois pas.

Cette fois il y a vraiment beaucoup de monde. J'essaie de prendre la parole. Je n'arrive qu'à produire un filet de voix rauque. J'explique qu'il faut que les gens arrêtent de papoter, et qu'ils ne doivent pas interrompre celui qui parle. Ma voix n'arrive pas à couvrir les conversations. Je recommence plusieurs fois, mais c'est peine perdue, ma voix ne porte pas. Puis les gens se lassent et partent les uns après les autres. C'est un désastre. L'exercice n'a pas pu avoir lieu.

C'est là que je me rends compte que nous étions dans une ruine au bord de la mer. A travers un mur semi écroulé, je vois un cours de danse qui commence sous la lune. Pourquoi ai-je choisi un endroit pareil ? nous n'aurions jamais pu être tranquille.

Pour une fois ce rêve ne parle ni d'Œdipe ni de castration (quoique, on va voir). Il fait partie de ces rêves qui me viennent parfois, que l'on pourrait appeler les rêves d'invasion. Je suis débordé par trop de monde qui m'empêche de faire mon métier ou de parler. Je retrouve l'ambiance familiale, mais aussi celle de pas mal de groupe de travail de psychanalystes, qui ont beaucoup de mal à s'arrêter de papoter pour se mettre sérieusement au travail. Je n'ai jamais aimé ces bavardages sans fin, où se débloquent tous les derniers cancans du milieu. Et tu es allée à la conférence de Untel ? c'était bien ? ah ouiiii, remarquable, quel brio ! et tu sais que Machin a divorcé ? Déjà, sa femme l'avait mis dehors, il habitait chez les Truc.

Ça m'énervait au plus haut point. Je n'ai aucun intérêt pour ces radotages, pas même pour l'exceptionnelle conférence de Untel. J'attendais que ça finisse et souvent c'était moi qui essayais d'élever la voix pour qu'on commence enfin à travailler, c'est-à-dire à *Parler*, plutôt que bavasser. Et même là, quelle difficulté pour faire entendre qu'il serait bon de ne pas interrompre celui qui parle, de ne pas finir ses phrases à sa place, de ne pas l'interpréter sauvagement, etc. et qu'il serait bon de parler de soi plutôt que du « patient » qui n'est pas là, ou de théorie.

Je sais bien que le bavardage fait partie de la vie en société et qu'il faut se soumettre à ce rituel si on veut espérer y trouver une place. Mais je n'y peux rien, ma vie, telle que je vous en fait part, m'a amené à cette position marginale. C'est ainsi, et je n'ai pas l'intention de me refaire, quand bien même se serait possible.

Ce pourquoi j'ai inventé les règles des groupes « *Parler de soi* ».

Car, au fond, tout cela ne faisait que me rappeler l'ambiance de ma famille, dans laquelle je ne parvenais pas à me faire entendre. Je me disais que si la psychanalyse pouvait servir à quelque chose dans le social, ça devait au moins être à ça : faire en sorte que l'on s'entende, ce qui ne veut pas forcément dire être d'accord, et d'ailleurs comment pourrait-on ne pas être d'accord s'il s'agit, non pas de grandes théories, mais de parler de soi ? avec la vie de l'autre, il n'y a pas à être d'accord ou pas. Eh bien, dans mon expérience j'ai eu à faire à des gens qui prétendaient quand même m'expliquer ma vie mieux que moi ; et des psychanalystes, hein !

Même au sein des groupes d'analyse de la pratique.

Dans ce rêve, je fais monter tout cela sur scène dans l'espoir d'y récupérer une maîtrise, celle au moins de l'avoir mis en scène.

Beaucoup de Réel s'y manifeste : ce « trop de monde » où les gens restent flous, indescriptibles, sauf les deux membres de ma famille que je dois expulser car je sais bien qu'ils ont fait partie des premiers à m'empêcher de parler. Dans le rêve, c'est parce que leur présence m'empêcherait de parler d'eux, et donc de me libérer de leur emprise. Comme j'essaie de me libérer de l'emprise des papotages et des théories qui empêchent tout simplement de parler.

C'est l'intérêt pour les gens qui les fait sortir de la foule des anonymes, pour que certains deviennent « quelqu'un » dont on connaît un peu la vie et dont on se soucie. Cet intérêt est toujours dans de plus ou moins grandes proportions, l'amour ; c'est pourquoi je dis que l'affect, c'est le symbolique : c'est ce qui permet de désigner une personne en particulier en la sortant du Réel de la foule. L'analyse opère ce travail, si difficile à transposer dans le social, si petit que soit le groupe.

Le Réel n'empêche pas de parler, il est là, c'est tout, et normalement il ne parle pas. La foule silencieuse du métro en est un bon exemple. Je crois que je plaque sur ce Réel mon expérience des groupes où j'ai été empêché de parler et où les autres s'empêchaient mutuellement de parler. Ainsi, le symbolique ayant été empêché de fonctionner, restait quelque chose comme du Réel. Je ne suis pas sûr d'avoir encore tout compris de ce mécanisme.

Caroline (c'est un pseudo) est une ancienne analysante que j'ai vue très longtemps. De temps en temps, comme bien d'autres, elle m'envoie encore un petit mot pour me remercier de l'analyse qu'elle a faite avec moi. Dans le rêve, puisque c'est moi le metteur en scène, c'est moi qui l'amène à me faire des bisous. Je le souhaiterais, tout en sachant jusque dans le rêve, que ça reste interdit malgré la fin de l'analyse.

La ruine est celle de mes espoirs de concrétiser plusieurs groupes « parler de soi ». Un seul fonctionne de façon pérenne depuis des années.

C'est aussi la ruine de ma mémoire, celle qui contient mon statut d'enfant incapable de faire entendre sa voix. A la table familiale, seuls mon père et mes frères parlaient. On s'y souciait si peu de me faire sortir de la foule des anonymes, qu'on ne me demandait jamais de raconter quelque chose, ni mon avis sur quoi que ce soit. D'ailleurs je n'avais qu'une chose en tête : « si seulement j'avais quelque chose à dire ». L'analyse fonctionne à l'envers de cela : il vient en tête de l'analysant des tas de choses à dire, parce que l'analyste suppose que c'est lui qui sait sur sa propre vie.

Cette ruine se tient au bord de la mer. Ça fait très romantique comme cadre, la lune éclairant ces danseurs. Ça veut dire qu'il s'agit aussi de la ruine de mes espoirs de conquérir ma mère qui m'a toujours empêché de parler en pensant tout savoir à ma place. C'est en ce sens qu'on peut dire que ce rêve parle quand même d'Œdipe. Mon souci de construire des groupes où l'on s'entend reste soutenu par le désir d'être entendu par ma mère et, à défaut, par mon père. Et ma parole coupée fait office de castration. Dans le rêve, je reste *impuissant* à me faire entendre. Voilà l'aspect phallique de la parole. Ce qui fait que l'inconscient n'est pas structuré comme un langage. C'est la parole qui est inconsciemment soutenue par le phallus. Donc structurée par lui.

Je ne sais que dire de cette école de danse. La danse ne parle pas, mais sa proximité aurait pu nous empêcher de parler.

vendredi 29 mai 2020